

auprès de Dieu. Parfois ces visiteurs n'étaient pas animés d'intentions bien surnaturelles : il en était qui venaient poussés par la curiosité ou par d'autres motifs encore moins louables. L'électeur-évêque de Cologne, de passage à Kaufbeuren, désirait apprendre quelque chose sur son avenir : la Bienheureuse se refusa d'abord à parler, mais pressée vivement, elle dit à son visiteur : « Vous avez bâti beaucoup de châteaux, mais vous ne mourrez dans aucun. » Et de fait, ce prince mourut dans une maison étrangère durant un voyage.

Parfois Dieu se servait de cette vaine curiosité pour convertir les âmes. Arrivés devant la Bienheureuse, ces cœurs mondains et indifférents se sentaient émus, couverts de confusion, et, bientôt, on les voyait tout honteux quitter le couvent. La servante de Dieu avait lu le secret de leur cœur et leur en avait dévoilé l'état pitoyable. Un jour, un prêtre se présenta devant elle ; il avait en poche un jeu de cartes ; dès qu'elle le vit, Marie-Crescence l'apostropha et lui dit : « Il vaudrait mieux que votre Révérence, au lieu de cartes, eût sur elle son bréviaire. »

D'autres venaient à elle sous le poids de peines intimes ou d'afflictions temporelles. En leur faveur surtout éclatait le don merveilleux de la sainte religieuse pour consoler les malheureux, ranimer la confiance et la conformité à la volonté divine. Ces pauvres gens avaient le désir bien naturel d'emporter un souvenir de leur bienfaitrice ; et Marie-Crescence de leur distribuer croix, médailles, chapelets, scapulaires. Dieu, dans sa bonté, opérait par l'usage de ces objets d'innombrables miracles.

Avec les visites augmentait la correspondance. Deux secrétaires suffisaient à peine à contenter tous ceux qui avaient recours à la Bienheureuse. Ce fut par milliers qu'on détruisit ces lettres après la mort de la servante de Dieu. Parmi ceux qui correspondaient régulièrement avec la Bienheureuse se trouvait l'abbé d'un monastère bénédictin. Un jour, Marie-Crescence lui envoya en souvenir une branche de poirier. L'abbé remit la branche à son jardinier avec ordre de la planter. Celui-ci rit beaucoup de la simplicité de son Supérieur : « A quoi bon se donner peine semblable ? la branche est morte et bien desséchée, bonne tout au plus à être jetée au feu. » L'abbé persista dans sa volonté, et le jardinier alla piquer la branche dans un coin du jardin tout en haussant les épaules de tant de naïveté. Mais voilà que la branche se mit à reverdir, à pousser, à fleurir, et devint un arbre magnifique aux fruits délicieux : jugez de la surprise du bon jardinier.